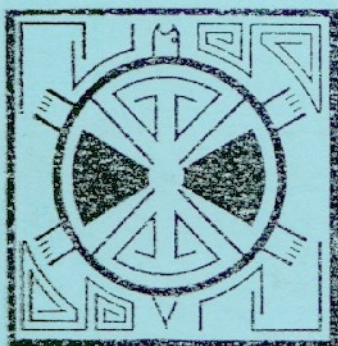


SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue bilingue de littérature
amérindienne



N°9

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

Nº9

Octobre 1991

JOY HARJO

N°9

Octobre 1991

JOY HARJO

p.7 EDITORIAL

p.9 INTERVIEW

L'histoire de tous nos survivants
Une interview réalisée par Jo Bruchac

POEMES : Originaux et traductions.

extraits de «She had some Horses»

p.32 Appelez ça de la peur

p.33 Pluie

p.35 La femme suspendue à la fenêtre du 13ième étage

p.41 Départ

p.43 Squelette de l'hiver

p.47 Relations

p.49 Battement de coeur

p.53 Souviens-toi

p.55 Elle se souvient du futur

p.57 Elle possédait beaucoup de chevaux

p.61 Chevaux qui se noient

p.63 Chevaux de glace

p.64 BIBLIOGRAPHIE

p.65 BIOGRAPHIE

<p>ATTENTION: NOUVELLE ADRESSE! 12, rue des rosiers 13120 BIVER</p>

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901.

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction:
Eric Brogniet
Hélène Galibardy
Richard Lees
Sonia Protti
Jean Marie Stassart
Manuel Van Thienen
Alain Vincent

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue
12, rue des rosiers
13120 BIVER

Le dessin de la couverture est inspiré de la tradition Hopi. Mon travail en est une interprétation. Il conserve une signification symbolique qui retrace l'histoire de la fondation de la revue. La tortue symbolise le continent américain, mais aussi le cercle de la pensée mythique. Les quatre pattes, les quatre points cardinaux, la tête, le ciel et la queue la terre. Le cercle inscrit dans le carré est une symbolique celtique, image de l'inter-relation entre le ciel (cercle) et la terre (carré). Les "U" et "H" imbriqués sont un dessin qui symbolise l'amitié. Les doubles spirales symbolisent le voyage, les déplacements, les migrations. Sur le dos de la tortue est placé le symbole du Clan du Papillon. D'après la tradition nous sommes entré dans l'ère du Papillon ("notre" ère du Verseau), ère d'harmonie, de partage et d'échange. Manuel Van Thienen

ATTENTION: NOUVELLE ADRESSE!
12, rue des rosiers 13120 BIVER

EDITORIAL

L'été est fini. La Tortue, désireuse de prolonger la belle saison a migré définitivement plus au Sud. Elle continuera à vous offrir ses traductions comme auparavant.

Cet été, elle a eu le plaisir de rencontrer Eléonore Tecumseh Sioui, sa mère spirituelle, en compagnie d'Alain Lainé, généreux messager. Le Centre Spirituel Amérindien de Rivière-du-Loup devrait prendre un tour plus concret et se faire connaître en France bientôt. La Tortue en sera le relais écrit. Elle publiera, en plus de son travail habituel, les rencontres, réflexions, articles qui auront pris naissance au Centre. Celui-ci se démarque des courants mercantiles et New Age qui fleurissent aujourd'hui. Il est et sera un lieu d'échange, de rencontre et de réflexion entre les cultures, un lieu authentique qui servira à la transmission et à la diffusion de la spiritualité amérindienne dépouillée de tout folklore, mais aussi à lutter par la force de la parole, contre toutes les formes de violence qui oppriment les peuples et les êtres vivants.

Le numéro 9 (déjà) est, comme promis lors de la parution du n°5, consacré à un auteur (une auteure diront les québécois): Joy Harjo, grande voix parmi les poètes amérindiens d'aujourd'hui. Son recueil «She Had Some Horses» dont vous trouverez de nombreux textes dans ce numéro a rencontré beaucoup de lecteurs aux Etats-Unis. Elle vient de publier un nouveau recueil: «In Mad Love and War». Carter Revard en a fait une note de lecture dans la revue SAIL (Studies in American Indian Literatures) de l'automne 1991.

La Tortue va finir de ranger les cartons de son déménagement. Un peu de retard dans l'encaissement des cotisations, dans le courrier... Tout va rentrer dans l'ordre bientôt. Don't worry...

Dans la Paix et l'Harmonie.

L'histoire de tous nos survivants

Une interview de Joy Harjo réalisée par Jo Bruchac

Cette interview a été réalisée le 2 décembre 1982, à Santa Fe, Nouveau Mexique où vivait Joy Harjo quand elle était étudiante en maîtrise de production de film, avant la sortie de son dernier recueil de poèmes, *She Had Some Horses* (Elle avait des chevaux) Thunder's Mouth Press, une épreuve du recueil venait de parvenir par la poste et nous y fîmes référence durant l'interview.

Le séjour de la maison de location où nous nous trouvions était l'un de ces séjours «modernes» typiques de l'architecture du Sud-Ouest. Il était meublé d'une peinture représentant une horde de chevaux -la peinture qui deviendra la couverture de son livre- et d'une chaîne stéréo surmontée d'une pile de disque reggae.

Je demandai à Joy s'il y avait un poème par lequel elle aimerait commencer. Celui qu'elle choisit était né d'une récente expérience d'atelier d'écriture dans une prison d'Alaska.

Anchorage

This city is made of stone, of blood, and fish,
There are Chugatch Mountains to the east
and whale and seal to the west.
It hasn't always been this way, because glaciers
who are ice ghost create oceans, carve earth
and shape this city there, by the sound.
They swim backwards in time.

Once a storm of boiling earth cracked open
the streets, threw open the town.
It's quiet now, but underneath the concrete
is the cooking earth,

and above that, air
which is another ocean, where spirits we can't see
are dancing joking getting full
on roasted caribou, and the praying
goes on, extends out.

Nora and I go walking down 4th Avenue
and know it is all happening.
On a park bench we see someone's Athabascan
grandmother, folded up, smelling like 200 years
of blood and piss, her eyes closed against some
unimagined darkness, where she is buried in an ache
in which nothing makes
sense.

We keep on breathing, walking, but softer now,
the clouds whirling in the air above us.
What can we say that would make us understand
better than we do already?
Except to speak of her home and claim her
as our own history, and know that our dreams
don't end here, two blocks away at the muddy shore.

And I think of the 6th Avenue jail, of mostly Native
and Black men, where Henry told about being shot at
eight times outside a liquor store in L.A., but when

the car sped away he was surprised he was alive,
no bullets holes, man, and eight cartridges strewn
on the sidewalk

all around him.

Everyone laughed at the impossibility of it,
but also the truth. Because who would believe
the fantastic and terrible story of all our survival
those who were never meant

to survive?

-Joy Harjo

ANCHORAGE

Cette ville est bâtie de pierres, de sang et de
poissons.

Il y a les Monts Chugatch à l'Est
la baleine et le phoque à l'Ouest.

Ils n'ont pas toujours été dans ces directions,
parce que les glaciers,

ces spectres de glace, créent les océans,
creusent la terre

et façonnent cette ville de leurs grondements.

Ils nagent à contre-courant dans le temps.

Une fois, une tempête de terre bouillonnante éventra
les rues, envahit la ville.

Elle est calmée maintenant, mais sous le béton
la terre mijote,

et au-dessus : l'air

cet autre océan où les esprits que nous ne pouvons
voir

dansent

s'amuse

se gavent

de caribou rôti, où la prière
persiste et se répand.

Nora et moi descendons la Quatrième Avenue
et nous savons que tout finit par arriver.
Sur un banc nous voyons une grand-mère Athabascane,
le dos cassé, portant deux cents ans
d'odeur de sang et de pisser,
les yeux clos sur on ne sait quelles ténèbres
inimaginables où elle est enfouie dans une
souffrance où plus rien n'a de sens.

Nous continuons à respirer, à marcher, mais plus
lentement maintenant,
les nuages tournoient au-dessus de nous.
Que pouvons-nous dire qui ferait mieux comprendre
ce que nous voulons vous dire?
Sinon parler de sa terre natale et de la revendiquer
comme notre propre histoire. Et sachez que nos rêves
ne s'arrêtent pas là, deux pâtés de maisons plus bas
au bord de l'océan où nos coeurs
battent toujours la plage souillée.

Je pense à la prison de la sixième Avenue,
peuplée principalement d'Amérindiens et de Noirs,
où Henry m'a raconté qu'on lui avait
tiré dessus à huit reprises alors qu'il sortait
d'un bar de L.A., mais que lorsque la voiture fut
passée, il fut étonné d'être toujours en vie:
aucune balle au but, mec, et huit douilles
éparpillées sur le trottoir
autour de lui.

Tout le monde a ri de cette absurdité,
c'était la vérité pourtant. Mais qui voudrait croire
la fantastique et terrible histoire
de tous nos survivants,
de tous ceux qui n'avaient jamais espéré survivre?

Jo BRUCHAC: Je suis heureux que vous commenciez par ce poème. Les dernières lignes, «l'histoire de tous nos survivants/ de tous ceux qui n'avaient jamais espéré survivre» est vraiment le thème central de la poésie amérindienne contemporaine: l'idéal de survie. Que voulez-vous dire au sujet de la survie dans ce poème?

Joy HARJO: L'histoire d'Henry dans le poème que je viens de lire, je la vois presque comme un jeu. Voyez-vous, il était vraiment pince-sans-rire quand il disait qu'il était dehors, là, avec tous les impacts de balles; alors qu'il était allongé au sol et pensait qu'il avait sûrement été tué mais il était vivant et racontait l'histoire, et tout le monde riait parce qu'ils pensaient qu'il déconnaît. C'est comme une grande farce que chacun de nous soit ici tellement ils ont essayé de tuer notre esprit, en nous déplaçant de nos territoires, en essayant de prendre nos âmes et nos coeurs.

JB: Ce poème contient plusieurs histoires, histoire de gens que vous connaissez, histoires de femmes, histoires de souvenirs. Le récit semble traverser et même structurer la plupart des travaux des poètes amérindiens. Ceci est-il vrai pour vous?

JH: Je crois aux histoires contemporaines. Même si les anciennes sont comme des ombres, je sais que les histoires contemporaines, celles qui sont en train de se faire, s'intégreront dans les anciennes ou le deviendront. C'est toujours ainsi. Consciemment, beaucoup d'écrivains amérindiens contemporains plongent dans la tradition ancienne, et je crois que je le fais aussi inconsciemment. Je ne pense pas que j'appartiens aux bons conteurs, à vrai dire, c'est quelque chose que j'apprends. J'aime entendre les récits anciens et les utiliser à ma manière.

JB: S'il y a un cliché de l'écrivain amérindien qui est ancré chez beaucoup de gens qui ne savent pas vraiment ce qu'est un écrivain amérindien, c'est celui que j'appelle en plaisantant l'école des Perles et des Plumes et du «noble sauvage» du dix-neuvième siècle. La poésie de votre nouveau recueil (*She had some Horses*) ne relève pas des Perles et des Plumes, cependant elle est pour moi caractéristique d'une conscience amérindienne. Comment concevez-vous cette conscience?

JH: Je suppose qu'elle a à voir avec une façon de croire ou percevoir les choses. Le monde n'est pas une chose morcelée mais un tout. Chaque individu est une entité propre mais n'est pas séparé du reste - c'est une conception qui n'est pas nécessairement typiquement amérindienne, ou unique sur cette planète. Tous les peuples sont tribaux à l'origine, mais les Européens semblent coupés de cette origine, ou alors ils l'ont oubliée. Si les Européens fouillent dans leur propre histoire, ils verront qu'ils étaient des sociétés tribales à l'origine et qu'ils s'en sont éloignés. C'est ce qu'on appelle la «civilisation».

JB: Leslie Silko et Geary Hobson ont attaqué tous les deux le phénomène des «chamanes blancs», les poètes blancs qui écrivent des versions de poèmes amérindiens. Qu'en pensez-vous?

JH: Je suis d'accord avec eux. C'est une forme de respect de dire, «J'ai emprunté ceci à...», ou «J'ai volé cela à...», ou encore «Je fais mes poèmes à partir de...» mais les chamanes blancs ne font pas ça. Ils prennent une chose et disent que c'est d'eux ou ils prennent la conscience et disent qu'elle est leur, ou essaient de voler l'esprit. D'une certaine

manière, chacun est libre de faire ce qu'il veut mais il doit en assumer les conséquences. On doit avoir du respect, et vous devez reconnaître d'où viennent les choses et à qui elles appartiennent.

JB: Les origines sont très importantes dans votre travail. D'où viennent les choses, d'où vous venez. Le titre de votre premier livre est *The last song* et vous l'achevez par «oklahoma will be the last song/ I'll ever sing» (*Oklahoma sera le dernier chant/ Je le chanterai toujours*). N'est-il pas vrai que vous vous percevez très fortement dans votre travail comme appartenant à un lieu qui nourrit en vous l'écrivain?

JH: Je le suppose. Mais ce qu'il y a de plus ancien en moi m'a causé beaucoup de tensions. J'ai retrouvé mes racines, mais dans le même temps ce retour implique beaucoup de chagrin. Je me suis demandée souvent pourquoi je voyage, pourquoi je suis toujours la vagabonde de la famille. L'un des membres les plus aimés de ma famille est mort très récemment, ma tante Lois Harjo. Elle est toujours restée en Oklahoma, et je lui avait expliqué en plaisantant que la raison pour laquelle je voyageais toujours était qu'ainsi les troupes d'Andrew Jackson ne me trouveraient pas. Vous savez, elles déplacèrent ma propre famille d'Alabama en Oklahoma, c'est pourquoi j'imagine toujours avec une longueur d'avance pour qu'elles ne puissent pas me trouver.

JB: Quelques écrivains amérindiens -vous et Barney Bush par exemple- sont pour moi, l'incarnation du poète toujours en mouvement, allant d'un endroit à l'autre. Cependant je sens très fort dans votre travail et dans celui de Barney que vous êtes attachés à un lieu.

JH: Oh, c'est que d'une certaine manière, on est toujours en mouvement pour s'éloigner de nos mères. On ne veut pas être d'ici ou d'ailleurs. c'est un déracinement. Mais il y aura toujours un lieu, une famille et des racines.

JB: Certaines choses reviennent dans votre travail: les liens avec la famille, la mémoire. Un de vos poème s'intitule «Remember». Je pense que c'est très important. Se souvenir est une idée centrale, dans le travail de beaucoup d'écrivains amérindiens, non?

JH: , le sens du mot mémoire est en rapport avec le retour en arrière. Mais Je le vois aussi autrement. Je le vois surgissant, non pas seulement du passé, mais pleinement dans le présent comme dans le futur afin que vous puissiez vous souvenir de choses qui font que ce qui se passe dans le présent soit beau. Je ne vois pas la mémoire comme une chose passéiste faisant ressurgir toutes sortes de conneries ou de romances oubliées. Les gens sont ce qu'ils sont, partout, quels qu'ils soient, ils sont des gens.

JB: En d'autres termes, la mémoire est vivante pour vous. Vous n'êtes pas seulement engagée dans une rêverie -comme celle du vieil homme assis près du feu qui ressasse le passé. La mémoire est une force vivante qui influe sur le futur.

JH: Bien sûr. Les gens oublient souvent que tout ce qu'ils peuvent dire, faire, penser, ressentir, rêver, a un effet; pour moi c'est être Indienne, le savoir. C'est une part de ce que j'appelle «conscience tribale».

JB: vous parlez aussi dans vos poèmes de l'importance de dire, parler. qu'est-ce que la parole pour vous? Ce que je voudrais, c'est que vous me définissiez certains mots qui sont utilisés par les écrivains amérindiens de manière très différente de la plupart des autres écrivains. Chant est l'un de ces mots, mémoire également, et Parole.

JH: Il n'y a pas de raisons de ne pas en parler. J'ai toutefois des difficultés à bien en parler. Je pense que le plus gros problème vient de la langue anglaise. C'est une langue très matérialiste. Je ne connais pas la langue Creek (seulement quelques mots) et je connais d'autres langues tribales plus que la mienne. J'ai remarqué que le noyau des langues tribales n'a souvent rien à voir avec les choses, les objets, mais contient un sens plus spirituel du mot. Peut-être est-ce pour cela que j'écris de la poésie, parce que c'est une façon pour moi de parler. Ecrire de la poésie me permet de parler de choses qui sont difficiles à exprimer dans une conversation courante.

JB: Il me semble que ce que de nombreux écrivains amérindiens tentent de faire, c'est d'apporter une nouvelle dimension, une nouvelle profondeur à la langue anglaise en rendant un sens spirituel à une chose qui est devenue, comme vous l'avez dit, très matérialiste et très scientifique. On avait l'habitude de définir L'Allemand comme la langue de la science. Aujourd'hui, l'anglais est la langue scientifique partout dans le monde.

JH: Je me suis souvent demandée pourquoi nous étions tous nés à cette époque et en ce lieu et pourquoi certaines choses arrivent ainsi, et parfois j'aime à croire que c'est pour ce que vous disiez, pour apprendre de nouvelles manières de voir les choses... pas nécessairement nouvelles, rien de cela n'est vraiment nouveau.

JB: même sans l'ancienne langue pour dire certaines choses qui lui étaient propres?

JH: Elle est toujours là sous la surface, et particulièrement ici en Amérique du Nord, qui est un continent Indien.

JB: Ceci m'amène à quelque chose dont je voulais parler avec vous: la grande question des métis amérindiens. Beaucoup des écrivains amérindiens contemporains sont issus de familles mixtes. Est-ce que cela signifie une séparation, une isolation ou autre chose du même genre?

JH: Et bien, cela signifie des difficultés. J'ai longtemps trainé cette question. Il y a eu une époque où je haïssais tout ceux qui n'étaient pas Indiens, ce qui veut dire aussi une partie de moi-même. J'ai traversé des périodes très violentes à cause de ça. Et puis je suis entrée dans une période intermédiaire et il y a eu un moment où j'ai réalisé que nous sommes ce que nous sommes, et j'ai compris que l'on doit croire que l'on a l'avantage (la particularité) d'être nés ainsi. Qui nous ferait porter un tel fardeau en ignorant que nous devons vivre avec, sans qu'en contre partie il apporte une vision particulière des choses pour nous aider à nous en sortir et pour aider les autres parce que d'une certaine manière nous devons voir deux faces des choses mais nous voyons aussi qu'il y a plus de deux faces. C'est comme ça, vivre c'est comme un diamant ou de très fines pierres taillées. Il n'y a pas deux faces seulement, il y en a une multitude et elles forment un tout. J'en ai pas mal bavé avec ça. J'en ai parlé avec Linda Hogan, Lajuana, Leslie (Silko), et beaucoup d'autres, et tous sont probablement passés par là.

JB: Puis il y a ce moment où vous réalisez que cette terre est toujours indienne, en dépit de propos du style «Bon, si vous n'êtes que métis, pourquoi vous identifiez vous tant avec vos ancêtres Indiens?»

JH: Non, vous ne pouvez pas. Je suis sûre que tous nous y avons pensé. J'ai pensé dire «Merde, non, je n'ai pas une goutte de sang Indien. Je ne suis pas Indienne, ne me parle pas.» Ouais, J'ai pensé faire ça. Mais alors j'aurais été encore plus tourmentée. Tous seraient venus me voir, pour me demander pourquoi j'avais honte. Vous ne pouvez pas faire cela. Cela signifie que vous avez une responsabilité en étant né ainsi, et certains d'entre nous le réalisent davantage que d'autres. Elle vous est donnée cette responsabilité, et vous ne pouvez pas la rejeter, vous ne pouvez pas la nier. Sinon vous vivez dans la misère.

JB: Barney Bush a émis l'idée que l'on était mis à l'épreuve.

JH: C'est sûr.

JB: Mis à l'épreuve dans toutes sortes de directions en même temps. J'ai particulièrement ressenti cette mise à l'épreuve dans certains de vos poèmes. Il y a une tension en eux. Ils atteignent un point où la violence semble inévitable et puis non. Pourquoi ne vont-ils pas jusqu'à la violence comme certains textes d'écrivains noirs américains le font? Ceux de Amiri Baraka par exemple?

JH: Je ne sais pas. Je vois bien où ils le pourraient. Il y a toujours plusieurs façon de faire avec la violence. Il y a des moyens de la tempérer. Je viens juste de lire cette très belle citation de Gandhi. Il parle de la colère et il dit, «J'ai appris dans l'expérience la plus amère la suprême

leçon qui me permet de contenir ma colère, et comme pour la chaleur conservée qui est transformée en énergie, il en va de même pour votre colère, contrôlée, qui peut être transformée en puissance qui peut faire bouger le monde.» Il semble que l'expérience des Amérindiens a souvent été amère. Des choses horribles sont arrivées trop souvent. J'aime penser que les expériences amères peuvent être utilisées pour faire bouger le monde, et si nous pouvons voir cela et travailler autour de cela plutôt que de nous entre-tuer ou de nous faire du mal de toutes les façons dont nous l'avons déjà fait...

JB: Le monde, pas seulement les Amérindiens, mais le monde entier.

JH: bien entendu, parce que nous ne sommes pas des êtres à part. Nous sommes ici tous ensemble. C'est une conception à laquelle je suis arrivée après la question du métissage. J'ai compris que je n'étais pas un être dédoublé, pas plus que les Amérindiens ne sont coupés du reste du monde. J'ai discuté avec James Welch et d'autres écrivains à propos de l'étiquette d'écrivain amérindien. Nous sommes des écrivains, des artistes. Nous sommes des êtres humains et en définitive, quand tout est réuni, les étiquettes n'ont plus de raison d'être. Les catégories homme/femme n'ont pas de raison d'être non plus et en définitive nous devrions être acceptés pour ce que nous sommes et ne pas être classés en catégories.

JB: Pour réunir, pour fêter et aussi pour comprendre. Je pense qu'il y a un processus de compréhension qui est en train de s'engager aux Etats-Unis et à travers le monde. En fait, je pense

que parfois les gens en Europe sont plus en avance que beaucoup aux Etats-Unis pour entendre ce que des écrivains Amérindiens disent et comprendre ce que signifie leur message.

JH: Probablement. J'étais en Hollande il y a quelques années pour une lecture. Je me souviens d'avoir voyagé en train et d'avoir parlé avec une Indonésienne qui me parlait de la façon dont étaient traités les Indonésiens en Hollande. Je savais comment ils accueillait les Amérindiens et les autres peuples tribaux du monde, mais ils ne réalisaient pas que les Indonésiens étaient un peuple tribal aussi. C'est comme durant la Plus Longue Marche quand tout le monde était dans le Tribunal d'Instance et que Carter ne voulait voir personne, parce que disait-il, il avait été appelé pour une mission pour les droits de l'homme qui impliquait l'ensemble du monde.

JB: Joy, j'aimerais vous poser une série de questions qui ont à voir tout particulièrement avec votre dernier recueil de poésie, *She had some horses* (Elle avait des chevaux). Les chevaux apparaissent sans cesse dans votre écriture, pourquoi?

JH: Je les vois comme très sensibles et des esprits finement en accord avec les esprits. Il y a aussi cette course puissante en eux.

JB: L'idée de force semble aussi s'ajuster à votre image de la femme. Les femmes dans vos poèmes ne sont pas comme celles que j'ai vues dans des poèmes d'écrivains anglo-américains. Elles semblent être différentes.

JH: Je pense qu'elles sont différentes. Je pense qu'elles atteignent une sorte d'esprit androgyne où elles sont très fortes. Elles sont très fortes, et pourtant être fort ne signifie pas être un homme,

être forte ne signifie pas perdre sa féminité, contrairement à ce que la culture dominante nous a appris. Elles sont des êtres humains.

JB: J'aime bien ça. Une femme ou un homme étant simplement un être humain dans un poème n'a pas toujours été possible dans la poésie des Etats-Unis. Au lieu de cela, les sexes sont stéréotypés.

JH: Il est temps de briser tous les stéréotypes. Le principe majeur de cet univers, de cette terre, c'est la polarité. Parfois je me dis que cela ne doit pas être ainsi, mais c'est ainsi. Vous devez faire avec. Je ne suis pas en train de dire que cela doit être ainsi -si ce n'est dans ce jeu vidéo de série X où Custer enlève un femme indienne- mais que toutes ces choses merveilleuses progressent dans les consciences. Comme une fissure.

JB: Ironique. C'est comme le vieux proverbe qui dit qu'il ne peut pas y avoir d'anges sans démons.

JH: Ou encore comme les paroles de Gandhi lorsqu'il dit que les expériences amères peuvent se transformer en force qui peut faire bouger le monde.

JB: Vous dites que les choses qui sont mal utilisées ont un potentiel destructeur mais que lorsque elles sont utilisées dans le bon sens elles ont un potentiel créatif. Même ces choses qui semblent être maudites, nous pouvons les transformer en bénédictions.

JH: Il faut toujours croire qu'on peut le faire.

JB: Une autre question sur vos images et thèmes...Noni Daylight. J'ai appris à la connaître et à l'aimer dans vos poèmes. Qui est Noni Daylight, et comment est-elle arrivée dans vos poèmes?

JH: Au début elle a employé un autre moyen pour me parler. Puis elle me délaissa et entra dans l'un des poèmes de Barney (Bush). Je ne l'avais jamais vue avant. (Rire) Quel poème était-ce? C'est dans son dernier livre. Je me souviens lorsque Barney me montra ce poème, il était avec moi pour Noël. Je le regardais et dis: «Oh, mais elle est là.» Je n'avais vraiment écrit aucun poème sur elle avant. C'est comme si elle était une bonne amie qui fut là à un moment de ma vie et qui aurait disparu.

JB: Quand avez-vous commencé à écrire de la poésie?

JH: Quand j'étais à l'Université du Nouveau Mexique. Probablement aux environs de la naissance de Rainy.

JB: Vous avez commencé assez tard comparée à d'autres.

JH: Oui, Je n'ai jamais eu un désir brûlant d'écrire jusqu'à il y a peu. J'ai toujours voulu être artiste. Quand j'étais petite fille, je dessinais tout le temps, et beaucoup de membres de ma famille furent de bons artistes. Ma tante préférée, celle dont je parlais tout à l'heure, était une très bonne artiste. C'est ce que je n'ai pas cessé de faire, et il y a peu de temps, je me suis mise à l'écriture.

JB: Qu'est-ce, selon vous, qui a provoqué cet intérêt pour l'écriture?

JH: Lire de la poésie et en entendre. L'écriture des Amérindiens, entendre des gens lire et parler, et puis l'écriture a fini par m'appartenir.

JB: Quels sont les gens qui vous influencent actuellement?

JH: Simon Ortiz, Leslie Silko, Flannery O'Connor. Les écrivains Noirs m'ont toujours influencée, les africains aussi, parce que c'est une autre manière de voir la langue et de l'utiliser, qui sort des habitudes mâle de l'Européen Blanc.

JB: Des gardiens de la liberté d'expression?

JH: Sûrement. J'ai toujours aimé James Wright. Il a toujours été un de mes poètes favoris. Il a une bonne perception de l'Amérique. J'apprécie beaucoup aussi le travail de Pablo Neruda, j'ai beaucoup appris de lui...

JB: Neruda parle d'écrire une poésie de l'impureté du corps, plutôt qu'une «pure» poésie. Une poésie aussi vaste que la terre, portant tout en elle. Je peux ressentir cela dans votre travail.

JH: C'est sûr, oui.

JB: Quel est le paysage de vos poèmes?

JH: Leur paysage? C'est entre une femme et tous les lieux que j'ai connus. C'est comme le centre de l'Oklahoma et du Nouveau Mexique.

JB: Le voyage semble être une force majeure dans votre écriture. Le mouvement, le mouvement continu. Il me semble voir un déplacement à travers votre nouveau livre. Aviez-vous un plan en tête quand vous l'avez établi?

JH: J'ai eu pas mal de difficultés avec ce livre, et pendant longtemps. Je n'arrivais pas à le mettre en forme correctement. Alors une de mes amies, Brenda Peterson, qui est une bonne romancière et une excellente éditrice, se proposa. Elle fit un excellent travail, et ce que j'aime en celui-ci, c'est que le premier poème dans la première partie s'intitule «Call it Fear»(Appelez-ça de la peur). C'est un vieux poème. Et la dernière partie qui n'est qu'un seul texte s'intitule «I Give You Back» (traduit dans le N°65 de la revue l'Arbre à Paroles NDT), qui est en rapport avec la libération de cette peur.

JB: La manière dont il est construit en fait un exorcisme?

JH: C'en est un...

JB: Ainsi, ce n'est pas seulement un recueil de plus où «rien n'arrive par la poésie».

JH: Non, je ne le crois pas, du moins je ne souhaitais pas cela. Je sais qu'il doit agir et susciter des choses.

JB: Que fait la poésie?

JH: j'ai toutes sortes d'expériences qui vérifient comment les choses arrivent et comment certains mots ou certaines choses font se produire des événements particuliers. Il y a un poème dans le nouveau manuscrit sur un aigle qui tourne quatre fois au-dessus de nous à la réserve de Salt River (texte traduit dans le numéro 65 de l'Arbre à Paroles page 64 NDT) . Je rentrai chez moi et écrivis un poème de l'aigle pour cet aigle, je l'emportai là-bas et le donnai à ceux qui étaient là et une des femmes l'emporta dehors le matin suivant pour le lire, et l'aigle vint. Vous voyez quelles sortes de choses

arrivent. J'ai ainsi réalisé qu'écrire pouvait aider le monde. J'ai conscience du pouvoir du langage lorsqu'il n'est pas fait de mots dépourvus de sens... Le son est une extension de tout, et le son est esprit, mouvement.

JB: Oui, le son est esprit.

JH: Comprendre que toutes les choses ont ce pouvoir, pas seulement moi, mais ce que tout le monde dit, doit sortir à un certain niveau et produire des changements dans le monde.

JB: Et à propos de la poésie politique? Ou peut-être pensez-vous que votre poésie est apolitique?

JH: Non, je crois qu'elle est très politique. Mais, bon, je lis beaucoup de poèmes écrits par d'autres comme June Jordan, Carolyn Forché, Audre Lorde -J'aime leurs travaux. C'est très politique. Politique signifie grand moteur. En ce qui me concerne, vous pouvez définir politique de nombreuses manières. Mais je souhaiterais que ce soit dans le sens d'aider au mouvement et au changement des consciences, comment sont perçus les différents peuples et cultures, comment ils évoluent.

JB: C'est magnifique. Qui aimez-vous en ce moment parmi les auteurs contemporains? Je ne pense pas seulement aux poètes amérindiens, quoique nous puissions commencer par eux. Qui sentez-vous comme important parmi les écrivains amérindiens?

JH: Bien, je pense que tous le sont. Je ne tiens pas à citer l'un sans citer l'autre.

JB: Cela me fait penser à ce que quelqu'un m'a dit au Congrès des Ecrivains Américains. Vous vous souvenez de cette discussion?

JH: Oui, je m'en souviens.

JB: Beaucoup d'entre nous étaient dans la salle.

JH: Nous avons passé un bon moment.

JB: C'était magnifique. Mais quelqu'un vint me voir après et dit qu'il ne comprenait pas pourquoi nous paraissions tous nous connaître et nous apprécier.

JH: C'est parce que les autres sont très occupés à se haïr, je suppose. Essayant d'assassiner l'autre... ce qui ne veut pas dire, cependant, qu'il n'y en ait aucun qui soit ainsi dans notre communauté!

JB: Pourquoi y a-t-il un tel sens de la communauté? Même quand ils se mettent en colère ou disent du mal les uns des autres, ce sens communautaire reste présent.

JH: Oh, je vois, Je me demandais ce que vous aviez entendu. (rire).

JB: Malgré tout, il semble y avoir aujourd'hui un sens communautaire parmi les écrivains amérindiens.

JH: Je suppose que c'est parce que les luttes sont très familières des lieux où nous avons tous été. C'est très habituel et nous nous sentons proches. Mais en même temps je ne peux m'empêcher de penser que dans un certain sens tout devrait être ainsi, la communauté doit être mondiale, pas seulement limitée à nous.

JB: Avez-vous remarqué cette tendance dans la littérature américaine contemporaine?

JH: Oui. J'ai plus entendu que lu sur ce qui se profile... Cela est dans l'air, comme des vagues dans l'air. Je vois d'autres personnes s'ouvrant et se tournant vers des choses plus communautaires, particulièrement parmi les femmes.

JB: Ce qui est une bonne chose. Pouvez-vous dire quelques mots là-dessus?

JH: L'écriture la plus puissante en ce moment aux USA est l'écriture des femmes. c'est comme si elles avaient creusé en elles, dans leur histoire et leurs racines. Et encore une fois, je crois que cela est en rapport avec la polarité de la Terre. Pour obtenir ces racines, pour avoir cette vision, vous devez sortir de vous-même afin de voir que vous pouvez l'obtenir, que vous pouvez retrouver l'ancienne voie. Vous devez avoir ces racines. Et il semble qu'elles les aient retrouvées, même si d'autres écrivains ne pensent pas que cela soit primordial.

JB: Il me plaît de voir que vous dédiez en partie votre livre à Meridel Le Sueur.

JH: Elle reconnaît qui elle est, d'où elle vient, et il n'y a pas de coupure. Voyez-vous, elle s'est battue avec ça pendant longtemps, a rencontré beaucoup d'opposition, et n'a pas cessé de parler avec une belle voix lyrique.

JB: F. Scott Fitzgerald dit qu'il n'y a pas de deuxième acte dans la vie américaine. Mais la vie et l'écriture de Le Sueur semblent prouver que Fitzgerald se trompe.

JH: Elle a eu vraiment beaucoup d'influence sur moi en ce sens qu'elle est une femme qui parle comme une femme et a été souvent critiquée à cause de cela, et dans le passé, elle ne pouvait pas faire publier ses livres parce qu'elle conservait son opinion personnelle et avait des sympathies pour certaines opinions impopulaires.

JB: Elle a influencé beaucoup d'autres femmes aussi.

JH: Bien sûr que oui.

JB: Commencer à écrire à un moment où la plupart penseraient que votre carrière est jouée. Vous êtes une femme au foyer, vous êtes ceci, vous êtes tout sauf un écrivain. Commencer à écrire quand la plupart des hommes écrivent depuis déjà dix ou quinze ans...

JH: Bien, j'ai toujours su que je voulais faire quelque chose. Quand j'étais enfant, je dessinais et peignais. J'ai même eu des dessins exposés au Philbrook Art Center, dans une exposition de dessins d'enfants. J'ai toujours su que je voulais être une artiste... et maintenant je suis écrivain.

JB: Une dernière question. Vos ancêtres amérindiens sont Creek. Comment traitez-vous ce passé dans votre poésie? Cela vous affecte-t-il comme pour d'autres auteurs amérindiens?

JH: Lorsque j'étais enfant, je savais que j'étais Creek. Mais j'ai été élevée en ville et dans une famille morcelée... Tout cela a influé sur moi. J'étais née là-dedans et avant mon retour, j'étais très en contact avec le lieu, les parents, et leur

histoire. Ils m'ont toujours reconnue comme une des leurs. Mon père qui n'était pas toujours là mais toujours présent en moi (et de toute façon les histoires à son sujet ouï!)

JB: Mais votre retour n'a-t-il pas été quelque chose d'artificiel, et comment dire, n'a-t-il pas été un ressourcement au dictionnaire Creek?

JH: Non, je crois que c'est ce que j'ai toujours été.

JB: Vous n'avez pas besoin de cela, de prouver cette origine.

JH: Non, ils savent qui je suis. Ils connaissent ma tante Lois. Vous pouviez vous asseoir à côté d'elle et parler avec elle, elle connaissait tout le monde, et connaissait les liens de parenté de tous, absolument tous, et tous savaient qui elle était. Ils diraient «Oh, vous êtes la fille d'un tel et d'une telle.» Et ils vous dévisagent, particulièrement si vous avez du sang Blanc dans les veines. Dur. (rire) D'une certaine manière, je suppose, le fait d'être métis vous donne une incroyable responsabilité mais aussi un peu plus de liberté qu'à un autre parce que vous avez une excuse à votre folie.

JB: C'est bien.

JH: bien sûr, vous êtes indienne comme le dit Linda (Hogan) mais c'est le sang Blanc qui vous rend ainsi. (rire)

JB: J'aime ça.

JH: Il faut toujours garder de l'humour à ce sujet.

JB: Oui, c'est une bonne chose le sens de l'humour. Nous n'en avons pas parlé, vous voulez en dire deux mots?

JH: Je pense que c'est comme ce poème «Anchorage». Je me souviens de cette prison. J'y suis entrée trois fois et l'endroit semblait de plus en plus encombré chaque fois que j'y entrais parce que nous nous asseyions en rond et racontions des histoires et -il n'y avait que des hommes- nous parlions et riions et ils ne voulaient pas que je reparte parce que personne ne leur permettait de parler ainsi. Nous criions tous à la fin, et je me souviens quand Henry raconta l'histoire, oui, vous savez, nous riions simplement de lui et nous lui disions, tu dis que des conneries, bien que l'histoire fut vraie. Nous savions tous que c'était l'absolue vérité mais c'était tellement triste que c'en était drôle.

traduit de l'américain par Manuel Van Thienen et Sonia Protti.

Call it Fear

There is this edge where shadows
and bones of some of us walk

backwards.

Talk backwards. There is this edge
call it an ocean of fear of the dark. Or
name it with other songs. Under our ribs
our hearts are bloody stars. Shine on
shine on, and horses in their galloping flight
strike the curve of ribs.

Heartbeat

and breathe back sharply. Breathe

backwards.

There is this edge within me

I saw once

an August Sunday morning when the heat hadn't
left this earth. And Goodluck
sat sleeping next to me in the truck.

We had never broken through the edge of the
singing at four a.m.

We had only wanted to talk, to hear
any other voice to stay alive with.

And there was this edge -
not the drop of sandy rock cliff
bones of volcanic earth into

Albuquerque.

Not that,

but a string of shadow horses kicking
and pulling me out of my belly,

not into the Rio Grande but into the music
barely coming through

Sunday church singing
from the radio. Battery worn-down but the voices
talking backwards.

Appelez ça de la peur

Il y a ce fil sur lequel les ombres
et les os de certains d'entre nous marchent
à reculons.

Parlent à contre-courant. Il y a ce fil:
nommez-le océan de peur de l'obscurité. Ou
appelez-le avec d'autres chants. Il y a des étoiles
de sang sous nos côtes et nos coeurs. Elles rayonnent,
rayonnent, et les chevaux dans leur envol galopant
frappent la courbure des côtes.

Pulsation
et respiration se renforcent brusquement. Respiration
à rebours

Il y a ce fil en moi

que je vis une fois
un dimanche matin d'août, la chaleur n'avait pas
quitté cette terre. Goodluck
dormait assis près de moi dans le camion.
A quatre heures du matin,
le fil du chant n'avait jamais été interrompu.

Nous avions seulement voulu parler, pour entendre
n'importe quelle autre voix et rester attentifs.

Et il y avait ce fil -
non pas le rideau de falaise de roche sableuse
os de terre volcanique dans

Albuquerque.

Non, pas ça,

mais une file d'ombres de chevaux ruant
et me tirant hors de mon ventre,
non pas dans le Rio Grande mais dans la musique
à peine audible

des chants d'église dominicains
sortant de la radio. La batterie se déchargeait mais
les voix parlaient à rebours.

Rain

Bobby flew out from his body
on Nine Mile Hill.
You could say it was a Navaho semi
careening down the earth
or his wife, pregnant and drunk
who caused his lick of death.

But what captured him was a light in the river
folding open and open
blood, heart and stones
shimmering like the Milky Way.

And then it rained.
What went down sucked the current,
took hold.

Now southern California falls into the ocean.
Now Phoenix struggles under water.

Something has been let loose in rain;
it is teaching us to love.

Pluie

Bobby quitta son corps
sur la colline de Nine Mile.
Vous pourriez croire que d'être métis Navaho
abattu en carène
ou d'avoir sa femme, enceinte et saoule
était la cause de sa pulsion de mort.

Mais ce qui le saisit, fut une lumière dans la rivière
luisante comme la Voie Lactée
qui investit brusquement
son sang, son coeur et les pierres.

Et puis il plut.
Ce qui tomba pompa le flot,
l'emporta.

Maintenant le sud de la Californie sombre dans
l'océan.
Maintenant Phoenix lutte sous les eaux.

Quelque chose a déferlé dans la pluie;
qui nous apprend à aimer.

The woman hanging from the thirteenth floor window

She is the woman hanging from the 13th floor window. Her hands are pressed white against the concrete moulding of the tenement building. She hangs from the 13th floor window in east Chicago, with a swirl of birds over her head. They could be a halo, or a storm of glass waiting to crush her.

She thinks she will be set free.

The woman hanging from the 13th floor window on the east side of Chicago is not alone. She is a woman of children, of the baby, Carlos, and of Margaret, and of Jimmy who is the oldest. She is her mother's daughter and her father's son. She is several pieces between the two husbands she has had. She is all the women of the apartment building who stand watching her, watching themselves.

When she was young she ate wild rice on scraped down plates in warm wood rooms. It was in the farther north and she was the baby then. They rocked her.

She sees Lake Michigan lapping at the shores of herself. It is a dizzy hole of water and the rich live in tall glass houses at the edge of it. In some places Lake Michigan speaks softly, here, it just sputters and butts itself against the asphalt. She sees other buildings just like hers. She sees other women hanging from many-floored windows counting their lives in the palms of their hands and in the palms of their children's hands.

La femme suspendue à la fenêtre du treizième étage

C'est une femme suspendue à la fenêtre du 13ième étage. Ses mains sont exsangues, collées au béton de l'immeuble. Elle est suspendue à la fenêtre du 13ième étage dans Chicago Est, une nuée d'oiseaux autour de sa tête. Ce pourrait être une auréole, ou un orage de vitre prêt à l'écraser.

Elle pense qu'elle trouvera la liberté.

La femme suspendue à la fenêtre du 13ième étage dans le quartier est de Chicago n'est pas seule. Elle a des enfants, un bébé, Carlos, et Margaret, et Jimmy le plus âgé. Elle est la fille de sa mère, et le fils de son père. Elle est partagée entre deux maris qu'elle a eus. Elle est toutes les femmes des logements de l'immeuble qui la regardent, se regardent.

Quand elle était jeune elle mangeait du riz sauvage sur des plats de fortune, dans une maison de bois. C'était dans le Nord lointain et elle n'était alors qu'un bébé. Ils la berçaient.

Elle voit le lac Michigan qui lèche les berges de son corps. C'est un mur d'eau vertigineux. Les riches vivent dans de grandes maisons de verre sur les collines. A certains endroits le lac Michigan murmure doucement, mais ici, il postillonne et butte contre l'asphalte. Elle voit d'autres immeubles comme le sien. Elle voit d'autres femmes suspendues à toutes les fenêtres comptant leurs vies dans le creux de leurs mains et dans le creux des mains de leurs enfants.

She is the woman hanging from the 13th floor window
on the Indian side of town. Her belly is soft from
her children's births, her worn levis swing down
below
her waist, and then her feet, and then her heart.
She is dangling.

The woman hanging from the 13th floor hears voices.
They come to her in the night when the lights
have gone dim. Sometimes they are little cats
mewing and scratching at the door,
sometimes they are her grandmother's voice,
and sometimes they are gigantic men of light
whispering to her to get up, to get up, to get up.
That's when she wants to have another child
to hold onto the night, to be able
to fall back into dreams.

And the woman hanging from the 13th floor window
hears other voices. Some of them scream out from
below
for her to jump, they would push her over.
Others cry softly from the sidewalks,
pull their children up like flowers and gather
them into their arms.
They would help her, like themselves.

But she is the woman hanging from the 13th
floor window,
and she knows she is hanging by her own fingers, her
own skin, her own thread of indecision.

C'est une femme suspendue à la fenêtre du 13ième étage dans le quartier indien de la ville. Son ventre est ramolli par les naissances de ses enfants, son Levis rapé se balance, descend sous sa ceinture, puis à ses pieds, jusqu'à son coeur enfin.
Le corps ballant.

La femme suspendue au 13ième étage entend des voix. Elles viennent à elle dans la nuit quand les lumières pâlisent. Parfois ce sont de petits chats miaulant et grattant à la porte, parfois la voix de sa grand-mère, et parfois des hommes de lumière gigantesques lui murmurant de monter, monter, monter, monter. C'est lorsqu'elle veut avoir un autre enfant à brandir dans la nuit, capable de s'enfoncer à nouveau dans les rêves.

Et la femme suspendue à la fenêtre du 13ième étage entend d'autres voix. Certaines hurlent d'en bas pour qu'elle saute, elles veulent la pousser dans le vide. D'autres pleurent doucement sur le trottoir, cueillent ses enfants comme des fleurs et les rassemblent dans leurs bras. Elles voudraient l'aider, s'aider.

Mais elle est la femme suspendue à la fenêtre du 13ième étage, et elle sait qu'elle est suspendue par ses propres doigts, sa propre peau, son propre fil d'indécision.

She thinks of Carlos, of Margaret, of Jimmy.
She thinks of her father, and of her mother.
She thinks of all the women she has been, of all
the men. She thinks of the color of her skin, and
of Chicago streets, and of waterfalls and pines.
She thinks of moonlight nights, and of cool
spring storms. Her mind chatters like neon
and northside bars. She thinks of the 4 a.m.
lonelinesses that have folded her up like death,
discordant, without logical and beautiful
conclusion.
Her teeth break off at the edges. She would speak.

The woman hangs from the 13th floor window crying
for
the lost beauty of her own life. She sees the
sun falling west over the grey plane of Chicago.
She thinks she remembers listening to her own life
break loose, as she falls from the 13th floor
window on the east side of Chicago, or as she
climbs back up to claim herself again.

Elle pense à Carlos, à Margaret, à Jimmy.
Elle pense à son père, et à sa mère.
Elle pense à toutes les femmes qu'elle a été, à tous
les hommes qu'elle a connus. Elle pense à la couleur
de sa peau, et aux rues de Chicago,
aux cascades et aux pins.
Elle pense aux nuits de pleine lune, et aux froids
orages de printemps. Son esprit éclate comme les néons
et les bars du quartier Nord. Elle pense aux solitudes
de quatre heures de l'après-midi qui l'ont refermée
comme la mort, sans harmonie, sans logique
ni belle conclusion. Ses dents se serrent
sur les saillies. Elle veut parler.

La femme se suspend à la fenêtre du 13ième étage
et pleure sur la beauté perdue de sa vie. Elle voit
le soleil se coucher à l'Ouest au-delà de la
perspective de Chicago.
Elle pense, se souvient de sa propre vie
brisée, perdue, pendant qu'elle tombe de la fenêtre
du 13 ième étage dans le quartier est de Chicago,
pendant qu'elle remonte
et s'interroge une fois de plus.

Leaving

Four o'clock this morning there was a call.
She talked Indian, so it was probably her mother.
It was. Something not too drastic, tone of voice,
no deaths or car wrecks. But something. I was
out of the sheets, unwrapped from the blankets,
fighting to stay in sleep. Slipped in and out of her
voice, her voice on the line.

She came back to me.
Lit cigarette blurred in the dark.
All lights off but that. Laid
down next to me, empty, these final hours
before my leaving.

Her sister was running away from her boyfriend and
was stranded in Calgary, Alberta. Needed money
and comfort for the long return back home.

I dreamed of a Canadian plain, and warm arms around
me,
the soft skin of the body's landscape. And I dreamed
of bear, and a thousand mile escape homeward.

Départ

Il y eut un coup de fil ce matin, à quatre heures. Elle parla en indien, c'était probablement sa mère. C'était elle. Quelque chose de peu énergique, le ton de la voix, pas de décès ou d'accidents. Mais quelque chose. J'étais sortie des draps, enroulée dans les couvertures, cherchant à rester endormie. Entrant et sortant de sa voix, sa voix au téléphone.

Elle revint vers moi. Alluma une cigarette un halo dans l'obscurité. Toutes lumières éteintes seulement ça. Allongée près de moi, vide, ces dernières heures avant mon lever.

Sa soeur venait de quitter son ami et était échouée à Calgary dans l'Alberta. Elle avait besoin d'argent et de réconfort pour le long voyage de retour chez elle.

Je rêvai d'une plaine canadienne, et de bras tièdes autour de moi, la douce peau du paysage de la peau. Et je rêvai d'ours, et du millier de milles de fuite pour rentrer.

Squelette de l'hiver

Ces jours d'hiver
restée silencieuse
comme la montre d'un blanc
gardant le temps

un vieil os
vide comme un squelette de poisson
à marée basse.

Il fait presque trop sombre
pour voir
ces matins d'ébène
mais il reste le souvenir,
l'autre vision
et je vois encore.

Les lapins se font bousculer sous
les voitures qui voyagent la nuit
mais ils ressortent de l'autre
côté, indemnes
respirant calmement
comme s'ils n'étaient pas effrayés.

et le bruit est lumière, son
mouvement. Le soleil tourne
et chante.

Il y a encore d'anciens
symboles

vivants

j'ai du danser avec le cheval préhistorique
il y a des années et des naissances
près de la paroi d'une caverne
l'hiver dernier.

A tooth-hard rocking
on my belly comes back,
something echoes
all forgotten dreams,

in winter.

I am memory alive

not just a name

but an intricate part
of this web of motion,
meaning; earth, sky, stars circling
my heart

centrifugal.

une dent dure ballottant
sur mon ventre revient,
quelque chose rappelle
tous les rêves oubliés,

pendant l'hiver.

Je suis une mémoire vivante

mais une partie complexe
de cette toile de mouvement,
de sens; terre, ciel, étoiles entourant
mon coeur

pas seulement un nom

centrifuge.

Connection

A hawk touches down
the humming earth before Miami,
Oklahoma.
You old Shawnee, I think
of your rugged ways
the slick-floored bars and whiskey
sour nights when the softer heart
comes apart.
The Spokane you roam isn't City of the Angels
but another kind of wilderness.
You speed in a Ford truck and it's five
in the morning, the sun and dogs
only ones up
and you go home to red earth
when you see a hawk
crossing wires
touching down.

Relations

Un faucon se pose
sur la terre bourdonnante avant Miami,
dans l'Oklahoma.
Toi, vieux Shawnee, je pense
à tes chemins farouches
les bars aux planchers cirés et le whisky
les nuits d'acide quand le coeur trop mou
s'en va seul.
Le Spokane où tu erres n'est pas la ville des Anges
mais une autre sorte de désert.
Tu fonces dans un camion Ford et il est cinq
heures du matin, seuls le soleil et les
chiens
sont levés
et tu rentres chez toi sur la terre rouge
quand tu vois un faucon
passer devant tes roues
et se poser.

Heartbeat

Noni Daylight is afraid.

She was curled inside her mother's belly for too long. The pervasive rhythm of her mother's heartbeat is a ghostly track that follows her.

Goes with her to her apartment, to her son's room, to the bars, everywhere; there is no escape. She covers her ears but the sound drums within her. It pounds her elastic body. Friday night Noni cut acid into tiny squares and let them melt on her tongue.

She wanted something to keep her awake so the heartbeat wouldn't lull her back.

She wanted a way to see the stars complete patterns in her hands, a way to hear her heart, her own heart.

These nights she wants out.

And when Noni is at the edge of skin she slips out the back door. She goes for the hunt, tracks the heart sound on the streets

of Albuquerque.
She steers her car with the hands her mother gave her.

The four doors she leaves unlocked and the radio sings softly

play softly and Noni takes the hand of the moon that she knows is in control overhead.

Noni Daylight is afraid.

She waits through traffic lights at intersections that at four A.M. are desolate oceans of concrete.

Battement de coeur

Noni Daylight a peur.

Elle est lovée dans le ventre de sa mère depuis trop longtemps. Le rythme pénétrant du coeur de sa mère est une piste fantômatique qui la poursuit.

la suit dans son appartement, dans la chambre de son fils, dans les bars, partout; il n'y a pas d'issue. Elle se bouche les oreilles mais le bruit tambourine en elle. Il pilonne son corps élastique. Vendredi soir, Noni prend de l'acide dans les petits squares et le laisse fondre sur sa langue.

Elle veut quelque chose qui la garde éveillée pour que le battement de coeur ne la berce pas.

Elle veut trouver un moyen de voir les étoiles achever les lignes dans ses mains, un moyen d'entendre son coeur, son propre coeur.

Ces nuits-là, elle fuit.

Et quand Noni est à fleur de peau elle s'échappe par la porte de derrière. Elle part en chasse, traque le battement de coeur dans les rues

d'Albuquerque.

Elle conduit la voiture des mains que sa mère lui donna.

Les quatre portières ouvertes et la radio chante doucement

parle doucement et Noni prend la main de la lune qu'elle sait derrière elle, qui la surveille.

Noni Daylight a peur.

Elle attend aux feux rouges, aux carrefours qui, à quatre heures du matin sont des océans de béton déserts

Elle joue avec la gâchette; le battement de coeur
est un bruit constant. Elle parle doucement
à la voix dans la radio. Elle roule toute la nuit.
Et elle attend
le moment où elle aura le désir,
que la main ouvre la porte.
Ce n'est pas la lune, ni le pistolet sur ses genoux
mais une rage sauvage
qui la libérera.

Remember

Remember the sky that you were born under,
know each of the star's stories.

Remember the moon, know who she is. I met her
in a bar once in Iowa City.

Remember the sun's birth at dawn, that is the
strongest point of time. Remember sundown
and the giving away to night.

Remember your birth, how your mother struggled
to give you form and breath. You are evidence of
her life, and her mother's, and hers.

Remember your father. He is your life, also.

Remember the earth whose skin you are:
red earth, black earth, yellow earth, white earth
brown earth, we are earth.

Remember the plants, trees, animal life who all have
their tribes, their families, their histories, too.

Talk to them, listen to them. They are alive poems.

Remember the wind. Remember her voice. She knows the
origin of the universe. I heard her singing Kiowa

war
dance songs at the corner of Fourth and Central

once.
Remember that you are all people and that all people
are you.

Remember that you are this universe and that this
universe is you.

Remember that all is in motion, is growing, is you.

Remember that language comes from this.

Remember the dance that language is, that life is.

Remember.

Souviens-toi

Souviens-toi du ciel sous lequel tu es né,
connais l'histoire de chaque étoile
souviens-toi de la lune, sache qui elle est.
Je l'ai rencontrée une fois dans un bar à Yowa City.
Souviens-toi de la naissance du soleil à l'aube,
c'est le moment le plus fort.
Souviens-toi du crépuscule et de l'abandon de la nuit.
Souviens-toi de ta naissance, comment ta mère a lutté
pour te donner forme et souffle.
Tu es le témoignage de sa vie, de celle de sa mère,
et tu es elles toutes.
Souviens-toi de ton père. Il est aussi ta vie.
Souviens-toi de la terre, de qui tu es la peau
terre rouge, terre noire, terre jaune, terre blanche,
terre brune, nous sommes terre.
Souviens-toi des plantes, des arbres, des animaux
qui ont tous leurs tribus, leurs familles,
leurs histoires, eux aussi. Parle-leur,
écoute-les. Ils sont des poèmes vivants.
Souviens-toi du vent. Souviens-toi de sa voix.
Elle connaît l'origine de l'univers.
Une fois, j'ai entendu son chant Kiowa
pour la danse de la guerre à l'angle
de la Quatrième Rue et de la Rue Centrale.
Souviens-toi que tu es tous les hommes
et que tous les hommes sont toi.
Souviens-toi que tu es cet univers et que cet
univers est toi.
Souviens-toi que tout est mouvement, tout grandit,
tout est toi.
Souviens-toi que le langage vient de ceci.
Souviens-toi du langage qu'est la danse, la vie.
Souviens-toi.

She remembers the future

«We are closer than
blood», Noni Daylight
tells her. «It isn't
Oklahoma or the tribal
blood but something more
that we speak.»

(The otherself knows
and whispers
to herself.)

The air could choke, could
kill, the way it tempts
Noni to violence, this
morning. But she needs
the feel of danger,

for life.

She feels the sky
tethered to the changing
earth, and her skin
responds, like a woman
to her lover.
It could be days, it could
be years, White Sands

or Tucson.

She asks,
«Should I dream you afraid
so that you are forced to save
yourself?

Or should you ride colored horses
into the cutting edge of the sky
to know
that we're alive
we are alive.»

Elle se souvient du futur

«Nous sommes liés par plus que le sang», me dit Noni Daylight. Ce n'est pas l'Oklahoma ou le sang tribal mais quelque chose d'autre.»

(L'autre moi-même sait et lui murmure.)

L'air pourrait frapper, tuer, comme il attire Noni vers la violence, ce matin. Mais elle a besoin du sentiment du danger,

pour vivre.

Elle sent le ciel attaché à la terre changeante, et sa peau répond, comme une femme à son amant.

Depuis des jours, des années, White Sand

ou Tucson.

Elle demande, «Devrais-je te rêver si effrayée que tu sois contrainte de te sauver?

Ou alors chevaucheras-tu des chevaux multicolores à travers les brèches tranchantes du ciel pour savoir que nous sommes vivants nous sommes vivants.»

She had some horses

She had some horses who were bodies of sand.
She had some horses who were maps drawn of blood.
She had some horses who were skins of ocean water.
She had some horses who were the blue air of sky.
She had some horses who were fur and teeth.
She had some horses who were clay and would break.
She had some horses who were splintered red cliff.

She had some horses.

She had some horses with long, pointed breasts.
She had some horses with full, brown thighs.
She had some horses who laughed too much.
She had some horses who threw rocks at glass houses.
She had some horses who licked razor blades.

She had some horses.

She had some horses who danced in their mother's
arms.

She had some horses who thought they were the sun
and their bodies shone and burned like stars.
She had some horses who waltzed nightly on the moon.
She had some horses who were much too shy,
and kept quiet in stalls of their own making.

She had some horses.

She had some horses who liked Creek Stomp Dance
songs.

She had some horses who cried in their beer.
She had some horses who spit at male queens who made
them afraid of themselves.
She had some horses who said they weren't afraid.
She had some horses who lied

Elle possédait beaucoup de chevaux

Elle possédait beaucoup de chevaux.

Elle avait des chevaux qui étaient des corps de sable.

Elle avait des chevaux qui étaient des cartes de sang.

Elle avait des chevaux qui étaient des peaux d'océan.

Elle avait des chevaux qui étaient l'air bleu du ciel.

Elle avait des chevaux qui étaient fourrure et dents.

Elle avait des chevaux qui étaient d'argile et se briseront.

Elle avait des chevaux qui étaient de rouges falaises disloquées.

Elle possédait beaucoup de chevaux.

Elle avait des chevaux avec de longs poitrails effilés.

Elle avait des chevaux avec de robustes cuisses brunes.

Elle avait des chevaux qui riaient trop.

Elle avait des chevaux qui jetaient des pierres aux carreaux des maisons.

Elle avait des chevaux qui léchaient des lames de rasoir.

Elle possédait beaucoup de chevaux.

Elle avait des chevaux qui dansaient dans les bras de leur mère.

Elle avait des chevaux qui pensaient être le soleil et leur corps étaient brillants et brûlants comme les étoiles.

Elle avait des chevaux qui valsaient la nuit sur la lune.

Elle avait des chevaux qui étaient trop farouches et restaient tranquilles dans des stalles de leur fabrication.

Elle possédait beaucoup de chevaux.

Elle avait des chevaux qui aimaient les chants de danse Creek.

Elle avait des chevaux qui pleuraient dans leur bière.

Elle avait des chevaux qui crachaient sur les pédés qui les effrayaient.

Elle avait des chevaux qui disaient n'avoir pas peur.

Elle avait des chevaux qui mentaient.

Elle avait des chevaux qui disaient la vérité toute nue, qui parlaient cru.

She had some horses who told the truth,
who were stripped bare of their tongues.

She had some horses.

She had some horses who called themselves, «horse».
She had some horses who called themselves, «spirit»,
and kept their voice secret and to themselves.
She had some horses who had no names.
She had some horses who had books of names.

She had some horses.

She had some horses who whispered in the dark,
who were afraid to speak.
She had some horses who screamed out of fear
of the silence, who
carried knives to protect themselves from ghosts.
She had some horses who waited for destruction.
She had some horses who waited for resurrection.

She had some horses.

She had some horses who got down on their knees
for any saviour.
She had some horses who thought their high price
had saved them
She had some horses who tried to save her,
who climbed in her bed at night and prayed
as they raped her.

She had some horses.

She had some horses she loved.
She had some horses she hated.

These were the same horses.

Elle possédait beaucoup de chevaux.

Elle avait des chevaux qui se disaient chevaux.

Elle avait des chevaux qui se disaient esprits et gardaient pour eux-mêmes leurs paroles secrètes.

Elle avait des chevaux qui n'avaient pas de nom.

Elle possédait beaucoup de chevaux.

Elle avait des chevaux qui chuchotaient dans le noir, avaient peur de parler.

Elle avait des chevaux qui hurlaient de peur dans le silence, portaient des couteaux pour se protéger des fantômes.

Elle avait des chevaux qui attendaient la destruction.

Elle avait des chevaux qui attendaient la résurrection.

Elle possédait beaucoup de chevaux.

Elle avait des chevaux qui tombaient à genoux devant n'importe quel sauveur.

Elle avait des chevaux qui pensaient que leur grande valeur les avait sauvés.

Elle avait des chevaux qui tentaient de la sauver, se couchaient le soir et priaient, comme pour lui faire des reproches.

Elle possédait beaucoup de chevaux.

Elle avait des chevaux qu'elle aimait.

Elle avait des chevaux qu'elle haïssait.

Les mêmes chevaux.

Chevaux qui se noient

Elle dit qu'elle va se
suicider. Je suis à des milles de là.
J'écoute.

Sa voix dans un océan
de bruits de fond du téléphone. Ciel gris
et crépuscule proche; je ne lui demande pas pourquoi.
J'ai l'habitude des armes:
un restaurant qui ne voulait pas la servir,
les rires sous cape, encore une tournée.
Et même si je n'étais pas présente,
dans le feu des paroles,
je serai un autre miroir,
un autre cheval galopant.

Sa fuite dans la mienne.
Je lui dis, Oui. Oui. Nous sortons pour
sentir le souffle de l'autre malgré la distance.
L'air nocturne approche, l'autre vie
galopante.

Pas un bruit.
Pas un bruit.

IV Ice horses

These are the ones who escape
after the last hurt is turned inward;
they are the most dangerous ones.
These are the hottest ones,
but so cold that your tongue sticks
to them and is torn apart because it is
frozen to the motion of hooves.

These are the ones who cut your thighs,
whose blood you must have seen on the gloves
of the doctor's rubber hands. They are
the horses who moaned like oceans, and
one of them a young woman screamed aloud;
she was the only one.

These are the ones who have found you.
These are the ones who pranced on your belly.
They chased deer out of your womb.
These are the ice horses, horses
who entered through your head,
and then your heart,
your beaten heart.

These are the ones who loved you.
They are the horses who have held you
so close that you have become

a part of them,

an ice horse

galloping

into fire.

Chevaux de glace

Ce sont les chevaux qui s'échappent
quand on a digéré le dernier coup;
Ils sont les plus dangereux.
Ils sont les plus chauds,
mais si froids que votre langue colle
après eux et se déchire parce qu'elle
est gelée par le mouvement des sabots.
Ce sont les chevaux qui coupent vos cuisses,
dont vous devez avoir vu le sang sur les gants
de caoutchouc du docteur. Ils sont
les chevaux qui gémissent comme les océans, et
l'un d'eux est une jeune fille qui hurle;
elle est la seule.
Ce sont les chevaux qui vous trouvèrent.
Ce sont les chevaux qui piaffent sur votre ventre.
Ils chassent le cerf de vos entrailles.
Ce sont les chevaux de glace, les chevaux
qui pénètrent dans votre tête,
puis dans votre coeur,
votre coeur palpitant.

Ce sont les chevaux qui vous aimèrent.
Ce sont les chevaux qui vous soutinrent
de si près que vous êtes devenu

eux,

un cheval de glace

galopant

dans le feu.

Textes traduits de l'américain par Manuel Van Thienen

BIBLIOGRAPHIE

Les livres mentionnés dans cette rubrique sont disponibles directement à:

The Greenfield Review : 2 Middle Grove Road. Greenfield Center N.Y. 12833 USA. Recommandez-vous de la revue ! Le catalogue est disponible contre 3 timbres à 2,50F au siège de la revue, 12, rue des rosiers 13120 BIVIER

On peut aussi les commander à la Librairie Marrimpouey, 2 place de la Libération 64000 PAU (Ecrire à la librairie qui vous communiquera son catalogue).

Survival This Way: interview with American Indian Poets by Jo Bruchac. Ed. The University of Arizona Press. Tucson, AZ. \$28.96

She had some horses Thunder's Mouth Press P.O. Box 780 N.Y, N.Y. 10025 USA

SAIL (Studies en American Indian Literatures) Vol3 N°3, Fall 1991. Elisabeth H. Mac Dade. Box 112 University of Richmond, Virginia 23173. USA

Anthologie de la poésie amérindienne contemporaine. N°25 Poésie-Rencontres. Lyon. Disponible à Sur le Dos de la Tortue (50F+10F port)

14 poètes amérindiens contemporains. N° 65 l'Arbre à Paroles. Amay, Belgique. Disponible à Sur le Dos de la Tortue (50F+10F port)

BIOGRAPHIE

Joy Harjo est née en 1951 à Tulsa dans l'Oklahoma. Elle est membre de la tribu Creek. Elle a publié quatre recueils de poésie dont *She Had Some Horses* qui en est à sa quatrième édition. Elle est l'auteur d'un scénario. Elle enseigne comme professeur assistant à l'université du Colorado, à Boulder. Editrice d'une revue. Elle joue du saxophone dans un Big Band à Denver. Elle dit d'elle-même : " Je suis de l'Oklahoma. Mais ce n'est pas ma seule origine. Je suis Creek, et aussi Oklahoma-Arkansas. Je suis une femme à la fois une et multiple. Les étiquettes collent à la peau et il est frustrant d'étiqueter quelqu'un ou quelque chose alors que dans le monde réel, tout est mouvement, en perpétuel changement... Nous sommes tous des créateurs. Nous respirons. Parler, c'est créer un souffle et manifester les sons par des mots..."

Jo Bruchac est né en 1942. Il est Abenaki. Poète, éditeur, romancier, diffuseur de la littérature amérindienne, il a publié de nombreux recueils de poésie, contes et récits. animateur pendant 17 ans avec sa femme Carol, de *The Greenfield Review*, il se consacre aujourd'hui essentiellement à la diffusion, à l'écriture et à l'animation. Il co-anime la revue *SAIL*. Il est l'auteur de nombreux ouvrages. Il vit à Greenfield avec sa femme et ses deux fils, dans la maison où il a été élevé par ses grands-parents. Il est publié en France dans l'anthologie de poésie amérindienne contemporaine éditée par Poésie-Rencontres et en Belgique dans la revue *L'Arbre à Paroles* n°65. Il a été invité par A.G.R.I.P.P.A. au Festival International de Poésie Contemporaine à Tarascon en Août 1990.

prochain numéro : BERDACHE

Essai: Les biches étincelantes: Une étude
historique de l'homosexualité amérindienne. Poèmes
: Midnight Sun - Anne Waters - Maurice Kenny - Ben
The Dancer - Richard Lafortune...

N° hors série: FEMME DE L'ISLE
Eléonore Tecumseh SIOUI
recueil de poèmes

Tirage limité.

abonnés soutien (150F et plus): offert
abonnés (100F): 20F+7F de port
non-abonnés: 30F+7F de port

Envoyer votre règlement à l'ordre de Sur le Dos de la Tortue en
précisant n° Hors Série.

...Si la poésie d'Eléonore T. Sioui prie, dénonce, constate, se révolte,
elle n'est pas pour autant un regard nostalgique vers un passé révolu, mais
est résolument tournée vers un avenir où l'amérindien retrouvera la place
qui lui a été volée et qui n'en est pas moins restée celle qui est sienne
depuis des temps immémoriaux : celle de Gardien de la Terre-Mère...
(extrait de la préface)

N°9
Octobre 1991

JOY HARJO

EDITORIAL

INTERVIEW

L'histoire de tous nos survivants
Une interview réalisée par Jo Bruchac

POEMES : Originaux et traductions.
extraits de «She had some Horses»

Appelez ça de la peur
Pluie
La femme suspendue à la fenêtre du 13ième étage
Départ
Squelette de l'hiver
Relations
Battement de coeur
Souviens-toi
Elle se souvient du futur
Elle possédait beaucoup de chevaux
Chevaux qui se noient
Chevaux de glace

BIBLIOGRAPHIE

NOTES DE LECTURE

30FF

ISSN: 1145-1181